

Henriette - Les noms de nos Filles.

Numéro d'inventaire : 1979.14580.5

Auteur(s) : Georges Dascher

Louis Geisler

Valentine Desprez

Type de document : couverture de cahier

Éditeur : Papeteries des Châtelles (Raon-l'Étape (Vosges))

Imprimeur : Papeteries des Châtelles Photogravure et Typographie

Collection : Les Noms de nos Filles

Inscriptions :

• nom d'illustrateur inscrit : Dascher (G.)

Description : Feuille de papier épais blanc jauni. Recto : chromolithographie avec rehauts de doré, dans un cadre floral or et rouge vif + monogramme LGSLR aux 4 coins du cadre (Louis Geisler). Texte imprimé pages 2 à 4.

Mesures : hauteur : 225 mm ; largeur : 175 mm

Notes : Gravure : une scène des "Femmes savantes" de Molière, Henriette face à Vadius.

Légende: "Excusez-moi, Monsieur, je n'entends pas le grec" (Les Femmes savantes, Acte III, scène V)". Pages 2 à 4: texte de Valentine Desprez sur des Henriette célèbres: Henriette de France, Henriette d'Angleterre et Henriette dans les Femmes savantes. Cette série de cahiers est signalée à l'Inventaire BNF et datée 1892.

Mots-clés : Protège-cahiers, couvertures de cahiers

Histoire et mythologie

Filière : École primaire élémentaire

Niveau : Élémentaire

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 4

Mention d'illustration

ill. en coul.



HENRIETTE

Ce nom d'*Henriette* a été porté par deux princesses, la mère et la fille, et semble destiné à prouver, une fois de plus, que le rang suprême est bien loin de faire le bonheur.

Henriette de France était fille de Henri IV et de Marie de Médicis et son histoire commence comme un roman.

Charles, prince de Galles, qui fut depuis roi d'Angleterre sous le nom de Charles I^{er}, traversait la France pour se rendre en Espagne, afin de voir l'infante Dona Maria qu'il devait épouser. Le prince voyageait sous le nom de John Smith et le duc de Buckingham, son compagnon, sous celui de Thomas Smith. Ces deux « chevaliers errants » ne s'arrêtèrent à Paris que vingt-quatre heures, et, à cette occasion, on donna un grand bal à la cour. Henriette, qui n'avait alors que quatorze ans, y assistait. Charles dansa avec elle. Il est à croire qu'il ne fit pas grande attention à cette enfant. Toutefois, l'année suivante, les arrangements avec l'Espagne ayant été rompus, Charles se souvint de la fillette avec laquelle il avait mené une sarabande, et il la demanda en mariage.

Henriette lui fut accordée, quoiqu'elle fût catholique et que le prince anglais fût protestant.

Cette différence de religion devait créer à la pauvre princesse bien des difficultés et bien des chagrins.

Elle fut cause d'abord que le mariage ne put être célébré à Notre-Dame, comme cela avait lieu habituellement pour les filles de France, et il eut lieu sur une plate-forme élevée sur le parvis, devant la cathédrale, en dehors de l'église. Un seigneur anglais représentait le roi Charles et épousa la princesse par procuration.

Après une semaine de fêtes et de réjouissances, Henriette quitta la cour de France. C'étaient les derniers beaux jours, les derniers jours sans nuage qu'elle devait avoir dans son existence.

Des dissentiments politiques et religieux s'élevèrent entre le roi d'Angleterre et ses sujets. Au bout de quelques années, les dissentiments se changèrent en guerre civile, ouverte et déclarée, et l'Angleterre se trouva divisée entre deux partis : celui du roi et celui du parlement. Dans ces tristes circonstances, Henriette se montra la digne fille de Henri IV. Pendant que Charles, qui avait levé une armée, restait à la tête de ses soldats, la reine, au milieu de mille dangers, traversait le royaume et passait en Hollande, où elle avait des amis, pour y vendre ses diamants et tâcher de se procurer de l'argent pour soutenir la guerre contre les rebelles. Dès qu'elle en eut obtenu quelque peu, elle s'embarqua pour l'Angleterre afin de porter elle-même ces subsides au roi ; elle est repoussée une première fois par la tempête. Elle parvient enfin à gagner le rivage ;

mais le général de l'armée des rebelles, qui a essayé vainement de s'opposer à son débarquement, furieux de voir qu'elle a réussi à l'effectuer, fait bombarder sa maison pendant la nuit, si bien que la malheureuse reine est forcée de quitter son lit et de chercher un asile dans la campagne.

C'est dans ces tristes circonstances que sa fille, Henriette d'Angleterre, vint au monde. La reine est obligée de se réfugier en France. Quatre ans après, Charles I^{er} monta sur l'échafaud, sans avoir revu sa femme et sans avoir embrassé cette enfant qui était née loin de lui.

Vous voyez que ce n'est pas sans raison qu'Henriette de France se donnait à elle-même le surnom de *reine malheureuse*.

Henriette d'Angleterre fut élevée par sa mère, plutôt comme une personne privée que comme une princesse, « ce qui est cause, — dit M^{me} de Lafayette, femme de beaucoup d'esprit et de jugement, — qu'elle prit toutes les lumières, toute la civilité des conditions ordinaires ». Elle faisait fort petite figure à la cour de France, et il fallut que la reine Anne d'Autriche contraignit son fils Louis XIV à la faire danser pour qu'il s'y décidât.

Quand elle eut épousé le duc d'Orléans, frère du roi, qu'on appelait *Monsieur*, ce qui fait qu'on l'appelait elle-même *Madame*, on commença à s'apercevoir qu'elle avait « un teint de rose et de jasmin » et de plus une élégance de manières, une grâce, une vivacité d'esprit qui la rendaient tout-à-fait séduisante. Hélas ! la cour n'eut pas longtemps à jouir du charme qu'elle y répandait : — Madame se meurt ! Madame est morte ! — C'est ainsi que Bossuet, en prononçant son oraison funèbre, exprime la soudaineté du mal qui emporte la jeune princesse.

Parlons maintenant, pour sortir de ces tristes sujets, d'une simple bourgeoise, de l'*Henriette* que Molière met en scène dans les *Femmes savantes*.

Henriette est le modèle d'une jeune fille accomplie : bon sens, raison, grâce, esprit, elle possède tout.

Cette pièce, les *Femmes savantes*, est une critique dirigée, non contre les femmes instruites, mais contre les femmes pédantes qui talent leur science, vraie ou fausse ; qui en font parade et qui s'inquiètent bien plus des offenses de leurs servantes à la grammaire que de tous les méfaits qu'elles peuvent commettre dans le ménage.

Qui parle d'offenser grand-père ni grand-mère ?

dit la pauvre Martine, contre qui est dirigée cette accusation.

— Qu'importe ? dit à son tour Chrysale, le mari de Philaminte,

Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas,

Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas.

Je vis de bonne soupe et non de beau langage.

Vous devriez, dit-il à sa femme et à sa sœur,

Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,

Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous.

Mais M^{me} Philaminte est bien trop au-dessus de ces misères pour se

soucier de savoir comment se gouverne sa maison : que l'un des serviteurs *brûle le rôl en lisant quelque histoire* ; que l'autre *rêve à des vers quand on demande à boire* ; que lui importe.

Elle est tellement entêtée de science, de vers, de savants, cette dame Philaminte, qu'elle veut absolument marier sa fille Henriette à un pédant nommé Trissotin. Ce Trissotin lit des vers de sa façon devant ces dames qui se pâment d'admiration. Henriette assiste à la séance :

Quoi ! sans émotion pendant cette lecture ?
Vous faites là, ma nièce, une étrange figure,

lui dit sa tante.

Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut,
Ma tante ; et, bel esprit, il ne l'est pas qui veut,

réplique Henriette.

TRISSOTIN

Peut-être que mes vers importent madame ?

HENRIETTE

Point. Je n'écoute pas.

Ah ! qu'elle n'est pas sotte, cette Henriette-là. *Je n'écoute pas !* Voyez-vous comme, sans avoir l'air d'y toucher, elle lance ces trois mots, les plus mortifiants à entendre pour un auteur.

Et la séance continue, et tous ceux qui y prennent part, à l'exception d'Henriette, bien entendu, se donnent l'un à l'autre, et même à eux-mêmes, des coups d'encensoir.

Arrive un autre savant, de la même force que Trissotin. C'est Vadius. Son ami le présente :

Il sait du grec, madame, autant qu'homme de France.

— Ah ! permettez, de grâce,
Que pour l'amour du grec, monsieur, on vous embrasse,

s'écrie Philaminte.

Et Vadius embrasse les dames ; mais quand il s'approche d'Henriette :

Excusez-moi, monsieur, je n'entends pas le grec,

lui dit celle-ci avec une belle révérence.

Sûrement, vous voulez savoir comment la pièce finit. Soyez donc satisfaites. Chrysale se décide à dire sa volonté à sa femme, quoiqu'elle lui fasse un peu peur, et Henriette n'épouse pas Trissotin ; elle épouse Clitandre, et, quoique la comédie ne puisse rien nous en dire, je peux vous assurer qu'elle fait une excellente épouse et une bonne mère de famille ; aussi, pour finir comme les anciens sermons, j'ajouterai : C'est ce que je vous souhaite à toutes, mes chères amies.

VALENTINE DESPREZ.